

ment à ne céder que dans de bonnes conditions.

—Voilà vingt ans que M. Lenoir est dans le notariat, soupira Mme Lenoir, et mon vœu le plus cher est qu'il se débarrasse de son étude ou plus tôt.

—Vous avez raison, Madame, répond M. Favrin; l'individu en question offre toutes les garanties désirables, il a une fort jolie fortune, fortune qui, soit dit en passant, lui est arrivée d'une façon bien étrange. Oh! c'est toute une histoire, histoire singulière vraiment.

—Oh! Monsieur, racontez-nous cette histoire, si toutefois il n'y a pas d'indiscrétion, s'écria-t-on de tous côtés.

—Aucune, Mesdames; seulement, ajouta-t-il après s'être mouché et avoir pris une attitude imposante, en homme qui s'attend à produire de l'effet, vous me permettrez de remonter à une vingtaine d'années.

—Ah! il y a un prologue, fait observer une jeune femme.

—Oui, Madame, et un prologue dramatique encore.

Dès le début de cet entretien, Blandine s'est sentie mal à l'aise; un pressentiment secret l'agite, et c'est avec une crainte indéfinissable qu'elle se prépare à entendre l'histoire promise.

—Donc, il y a une vingtaine d'années, le père de mon jeune homme se trouvait à Paris; il y était venu régler diverses affaires et, entre autres choses, se renseigner au sujet d'une somme assez considérable dont il était possesseur et qu'il désirait placer le plus avantageusement possible. Tu as dû entendre parler de cette aventure, Lenoir, continua M. Favrin, car c'est justement à ton cousin Vimont que M. Danval s'adressa.

Le narrateur fut alors interrompu: Blandine était tombée presque sans connaissance, une jeune femme qui était placée près d'elle et Hélène s'empressèrent de la soutenir et l'accompagnèrent dans sa chambre, où on la transporta. Un peu de confusion suivit cette scène.

—Je ne sais ce qui a pu causer l'indisposition de ma jeune cousine, dit Mme Lenoir; je ne l'ai jamais vue ainsi.

—Elle paraît souffrante depuis quelque temps, remarqua une autre personne.

—Elle est très impressionnable, dit M. Lenoir, et le souvenir de son père, qu'elle a beaucoup regretté, lui cause toujours une vive émotion.

—Je regrette infiniment d'être à cause involontaire de tout ceci, balbutia M. Favrin, si j'avais pu prévoir...

—Oh! ce n'est pas votre faute, fit-on de tous côtés, mais, de grâce, achevez votre histoire, pendant que les deux sœurs sont absentes.

—J'ai oublié de vous dire reprit M. Favrin, que M. Danval avait un grade supérieur dans la marine, je ne sais trop lequel, et qu'il était sur le point de se rembarquer; c'est même pour cette raison qu'il souhaitait, avant son

départ, mettre ses fouds en sûreté. En quittant M. Vimont, il voulut traverser la chaussée, il fut écrasé sous les roues d'une voiture dont il ne put se garer à temps.
A Continuer.

LE GROGNARD

MONTREAL, 9 SEPT. 1882.

Correspondance de Ladébauche.

Mon cher Grognard,

Je fais une trip dans les vieux pays pour te donner des nouvelles des Anglais qui mènent le divorce en Egypte. Je crois qu'il y a un canayen par là-bas qui est bien intéressé dans cette affaire-là, on l'appelle Laporte. Je vais le voir et lui conseiller de ne pas se montrer trop *stiff* avec les Anglais parce qu'il pourrait bien se faire prendre le casque par les Russes. Je me suis arrêté à Londres afin de voir Mame Victoire.

Je me suis rendu à Windsor et un domestique m'a fait entrer dans le grand salon. Là j'ai rencontré un monsieur qui était assis dans un fauteuil qui paraissait bien jongleux. Il avait la figure longue comme une journée sans pain et il semblait avoir quelque chose qui le tracassait. Je reconnus M. Gladstone. Il me dit qu'il s'attendait à avoir un savon de sa bourgeoisie pour des blagues qu'il avait faites à Laporte. On se mit à causer ensemble de choses d'autres quand tout à coup deux mains me bouchèrent les yeux. Gladstone me dit: devine qui c'est! Je sentis une grosse bague sur ma joue et je dis de suite: c'est Vic.

En effet, c'était elle. Comme il faisait une chaleur affreuse, la bourgeoisie jeta sa couronne sur un tabouret et me dit: Comme vous êtes fins, vous autres, Canadiens.

On se mit à causer ensemble d'un tas d'affaires. La bourgeoisie m'a reçu aux petits oignons comme de coutume. Je lui ai appris que plusieurs canayens étaient en route pour l'Angleterre à bord du *Parisian*, c'était messieurs Sénécal, Chapleau et Blumhart. Mame Victoire m'a demandé si elle devrait leur faire une bonne façon. Je lui ai répondu: Bedamo, je ne pense pas que ça tombe dans votre jeu. Ces gens-là, voyez-vous, ça voyage aux dépens de canayens et ça va en France pour tirer des carottes aux gros casques de Paris. Si vous les rencontrez, bien sûr qu'ils vont vous demander de leur avancer des coupes. Les canayens à force de se faire pleumer sont rendus à la hache. Tous nos limites de bois sont vendus et toutes nos mines ça ne vaut pas de la chifarluche. Tenez, demandez à n'importe quel canayen qui connaît son pays s'il y a jamais vu une mine qui ait payé. Tous ceux qui ont acheté des mines par chez nous ont perdu jusqu'au dernier sou. Quant à la colonisation va-t-on voir s'ils viennent Jean.

Il y a de belles terres dans le Nord, mais pas moyen d'en approcher parce qu'il n'y a pas de chemin de fer, ni aucun moyen de communication.

—Mais, dit Mme Victoire, le Bas-Canada est bien pauvre!

—Pauvre, ce n'est pas le mot. On tire la ficelle depuis deux ans rien ne vient. L'emprunt français est allé chez le diable et le crédit foncier est défoncé.

On parle aujourd'hui de demander de l'argent à Ottawa, mais pas d'affaires. Les gens d'Ottawa vont nous dire: Pourquoi n'avez-vous pas fait comme les canayens d'Ontario qui ont plus d'un million à la banque?

—Mais comment expliques-tu ça mon pauvre ami?

—Comment j'explique ça, c'est bien simple. Depuis cinq ans ceux qui se mêlent de faire marcher la boutique sont entrés en affaire, sans le sou, devant à Dieu ses saints. Ils vous tripotent les choses de manière à se faire de gros magots ensuite ils se retiennent pour vivre de leurs rentes. A l'heure où je vous parle, sans faire d'exagération, je vous dirai que depuis deux ans deux millions de piastres ont été empochés par les ministres et leurs amis. C'est un fait connu de tous ceux qui voient un peu ce qui se passe à Québec.

La bourgeois me dit que les choses ne pouvaient pas durer comme ça bien longtemps. Elle se proposait d'écrire à son gendre pour y mettre l'ordre. Elle me demanda si c'était le cas que Chapleau allait pousser jusqu'à Rome pour voir le Pape.

—Oui, madame, ce n'est que trop le cas. Chapleau se croit si fûté à présent qu'il croit qu'il est capable d'enmancher le Pape et de lui faire écrire un mandement afin de protéger ses amis qui sont franc-maçons.

Il voudrait avoir une espèce d'ordre de Rome pour empêcher les rouges de traiter ses amis de franc-maçons, mais je crois qu'il va casser sa pipe.

La bourgeoisie m'interrompt pour me dire:

—Ce Chapleau-là, il parle bien au diable!

—Je le penserais, lui dis-je, il parle si bien au diable que je crois foncièrement qu'il va aussi à Rome pour se confesser ce quelques gros péchés qui sont dans les cas réservés. Car vous savez que Chapleau quand il s'y met il n'a pas beaucoup de réserve.

Dans tous les cas, les Romains en ont eu par-dessus les épaules des Canadiens depuis un an et Chapleau cassera sa pipe assurément.

—Tu le crois?

—Ma foi oui. Je le crois.

LADÉBAUCHE.

Une maîtresse de maison, occupée à faire ses comptes avec sa cuisinière, s'arrête subitement, aspire des deux narines et dit:

—Joséphine, votre pot-au-feu s'emporte!

—Je crois bien, madame, répond le cordon bleu, c'est du cheval de course!

Correspondances.

Mon bon vieux "Grognard",

Soir donc indulgent, et donne-moi donc un court espace dans les colonnes de ton journal, pour faire apprendre au public, qu'il y a dans le magasin de M. Dauphinais sur la rue St-Joseph, un commis nommé le petit Dominique Cœur-Vert qui a toujours voulu encourager le mouvement de la fermeture à bonne heure, par une très grande dissimulation. Ce petit commis est reconnu comme un homme *flush*, par l'exactitude qu'il a mis à refuser 50 cts. qu'on lui demandait pour aider le mouvement. Ainsi, cher Grognard, avertis-le d'être sur ses gardes, car tous les commis intelligents de Sorel, sont pour venir à Montréal en grande tenue, et les préparations se feront immédiatement, pour que notre pauvre petit Dominique soit passé au bob, avec tout le cérémonial ordinaire.

Avec respect, cher Grognard,

JUSTUS.

TRIBUNAUX COMIQUES.

BON PERE, MAIS IVROGNE.

Il est toujours bon, pour un prévenu, d'avoir quelques qualités à son actif; or, Boitier est bon père et le tribunal lui a tenu compte de cela. Depuis le jour de la naissance du rejeton, espoir de ses cheveux blancs, cet excellent père, à qui l'on n'aurait rien à reprocher, s'il ne se grisait pas et n'assommait pas sa femme, est en prison, et ce qu'il pleure en parlant de ce fils qu'il brûle de presser sur son sein, ce n'est rien que le dire.

« C'est pas l'embarras, dit madame Boitier au tribunal; v'là un bébé qui est né sous un heureux auspice, comme dit c'l'autre. »

Boitier.—Quel autre? Qui est-ce qui dit que mon enfant est naquis dans un hospice!

M. le président (à la plaignante).—Déposez!

La femme Boitier.—Que je dépose?

Boitier.—Oui, dépose ton para-pluie.

M. le président.—Je vous dit de faire votre déposition.

La femme Boitier.—Ah! bon, voilà: dans les moments qui n'est pas mes couches, il me bat; mais je ne me gêne pas pour lui jeter n'importe quoi à la tête; que pour ça, il n'a pas le fond méchant.

Boitier (pleurant).—Oh! non; oh! non, je suis pas méchant.

La femme Boitier.—Seulement c'est un homme qui boit.

Boitier.—Qui boit, qui boit... qu'est-ce que tu dirais donc de Falupié qui boit trois fois comme moi?

M. le président.—Taisez-vous donc!

Boitier.—Non, mais c'est pour dire...

La femme Boitier.—Pas moins que, quand il a bu, c'est un être féroce et carnassier.

Boitier.—Allons, bon, je suis carnassier.

La femme Boitier.—Pour lors que j'ai donc eu un enfant même qu'on l'a baptisé en l'absence de son joli père.

Boitier.—L'as-tu fait appeler Gugusse?

La femme Boitier.—Gugusse. Léonidas; pour lors que je lui dis: «Va-t'en chercher le docteur.» Comme il ne se pressait pas je me fêchais en éclaire et j'y dis: «Mais va donc chercher le docteur!» là-dessus une querelle et il me fêcha une gifle en me disant: «Tiens! ça te fera du bien!» et une chose drôle, ça ne m'a pas fait de mal.

Boitier.—Tu vois donc bien.

La femme Boitier.—Alors, étant un homme bon au fond, mais simplement haineux...

Boitier (pleurant).—Elle me connaît ma femme, elle me connaît!

La femme Boitier.—Il s'en va tout de même chercher le docteur et il revient avec, que messieurs, il était content comme un bon dieu quand il a vu que c'était un garçon, et qu'il me dit: «Attends, mon chou, je vas te régaler de bon vin, ça te remettra; donc qu'il va chercher trois bouteilles, qu'il en hoit deux et demie, et que le v'là soif comme une pologne; que j'étais fariouse comme vous pensez du vin qu'il était pour me remettre... une mère malade...»

Boitier.—Moi aussi j'étais malade...

La femme Boitier.—Finalement qu'il me rêche deux autres claques que le docteur, qui n'avait jamais qu ça de sa vie, a crié aux voisins d'aller chercher les sergents de police; qu'on l'a donc arrêté et que le baptême s'est fait sans lui.

Boitier.—Enfin du moment qu'on l'a appelé Gugusse...

M. le président.—Votre conduite est odieuse.

Boitier (sanglotant).—Mais est-ce que je m'en rappelle! J'étais complètement bu... et mon pauvre moutard que je n'ai pas vu depuis sa naissance. Mon Dieu! mon Dieu! Canaille, va!

Le tribunal le condamne à quinze jours de prison.

Boitier.—Ça t'apprendra à boire.

Est-il bien utile que ça lui apprenne à boire?

LES TRIBUNAUX COMIQUES.

UN DRAME EN WAGON.

Si grands que soient les torts de Mme Tambour envers M. Portefoin, il faut reconnaître que cette dame, qui est d'un certain âge et d'un embonpoint plus certain encore, abandonne volontiers les privilèges de son sexe; seule en wagon avec le monsieur surnommé: «Je n'exigeais de lui, dit-elle ni galanterie, ni attention ni amabilité; je ne lui ai demandé que des satisfactions d'un ordre inférieur, comme de fermer le carreau et d'éteindre son cigare.»